

Tangence



Liminaire

Raoul Boudreau and Jean Morency

Number 58, October 1998

Le postmoderne acadien

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025975ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025975ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (print)

1710-0305 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Boudreau, R. & Morency, J. (1998). Liminaire. *Tangence*, (58), 66–76.

<https://doi.org/10.7202/025975ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Liminaire

Le titre de ce numéro s'inspire d'un recueil du poète acadien Gérard Leblanc¹, qui nous a semblé recouper la problématique que nous avons proposée à nos collaborateurs, soit de considérer la littérature acadienne actuelle comme le lieu de rencontre, paradoxale sans doute, de l'exigüité et de la postmodernité. L'Acadie de l'extrême frontière, c'est d'abord celle de la frontière linguistique, qui divise et réunit à la fois le sud-est du Nouveau-Brunswick et son centre économique et culturel, Moncton. L'Acadie de l'extrême frontière, c'est encore celle qui hésite entre la tradition et la modernité, entre l'attachement à la langue française et l'attrait ressenti pour les formes les plus actuelles de la culture nord-américaine. L'Acadie de l'extrême frontière, c'est enfin celle de la conscience qui, habitée par un espace aux dimensions multiples, hésite entre l'attachement et l'arrachement, entre l'unicité du monde et son éventuel éclatement. Nous avons donc cherché à savoir comment la littérature acadienne réussit à composer avec l'identité à forte coloration ethnique et nationale habituellement associée aux cultures menacées et l'image nouvelle et postmoderne d'une identité éclatée, mouvante et polyvalente. En d'autres mots, à saisir comment s'y manifeste l'opposition entre la lutte nationale associée à l'exigüité et l'interpénétration des cultures et la remise en question de certaines formes de nationalisme annoncée par le postmodernisme.

D'entrée de jeu, Raoul Boudreau tente d'établir «l'actualité de la littérature acadienne», c'est-à-dire à la fois ses développements les plus récents et son inscription dans notre époque. La poésie manifeste son rapport à la modernité par l'expression d'une étrangeté au monde et par un sentiment caractéristique vis-à-vis du langage et des langues. Le rapport à la langue est aussi une question cruciale pour le roman acadien qui semble en voie de combler son déficit par rapport à la poésie, dans une vision de l'Acadie diamétralement opposée à celle d'Antonine Maillet.

L'article de François Paré met d'ailleurs en évidence l'urbanité de la nouvelle écriture acadienne et la place qu'occupe la figure

1 Gérard Leblanc, *L'extrême frontière. Poésie 1972-1988*, préface d'Herménégilde Chiasson, Moncton, Éditions d'Acadie, 1988.

emblématique de la ville dans la poésie de la nouvelle génération de poètes qui s'impose dans les années 1970, dans le sillage de Raymond Guy LeBlanc et de son fameux recueil *Cri de terre*. Certes, cette invention du lieu urbain n'exclut pas l'évocation de l'espace identitaire, notamment chez Herménégilde Chiasson, et Paré montre bien que dans l'œuvre de Gérard Leblanc, le *nous* identitaire s'en trouve paradoxalement renforcé. De Moncton, premier lieu de son inscription, la ville acadienne s'est élargie, pour rejoindre New York City (chez Gérard Leblanc), New Orleans (chez Dyane Léger) ou même New Delhi (chez Serge Patrice Thibodeau), sans que soit perdu de vue pour autant le destin collectif acadien.

Alain Masson pose d'ailleurs l'hypothèse d'une équivalence entre écrire et habiter pour les écrivains acadiens, le premier compensant l'absence du second. Ainsi pour Gérard Leblanc, la langue est sa maison, et l'écriture institue une manière de vivre sans nation dans un attachement à la langue et à l'écriture qui n'est nullement une identité ou un enracinement. France Daigle est aussi confrontée à l'espace : faute d'un lieu topographiquement défini à habiter, le récit se révèle impossible et se limite à un jeu de relations. L'expérience de Jean Babineau est encore plus radicale et l'absence de pays conditionne une écriture qui produit des mots, des pages, des textes mais jamais une vie ou un roman. La littérature elle-même devient inhabitable. Au thème rebattu de l'identité, la littérature acadienne d'aujourd'hui oppose celui de l'habitation, plus ouvert, plus libre.

Jean Morency s'intéresse quant à lui à la position paratopique de Serge Patrice Thibodeau dans le champ littéraire acadien et à l'expression d'une Acadie, baroque et décentrée, dans une poésie caractérisée par une valorisation de l'exil et la mise en place de nouveaux rapports entre l'individu et la collectivité. Avec l'œuvre de Thibodeau, nous sommes projetés dans cette Acadie de l'extrême frontière qui est partout et nulle part, que ce soit à Prague, à Varsovie, à Montréal, ou dans l'espace aboli de la baie de Chipoudie.

Dans son étude du roman *1953* de France Daigle, René Plantier s'intéresse au «renvoi de la balle acadienne», c'est-à-dire aux liens de continuité, mais aussi de rupture, qui unissent les générations, les institutions, les moments de l'histoire. Cette métaphore de la balle renvoie simultanément aux rapports qui sont instaurés,

dans le roman, entre l'immensité du monde et l'exiguïté de l'Acadie. Or, l'écriture de France Daigle contribue à saper l'autorité de ce qu'il est convenu de nommer «l'universel», au moyen de procédés rhétoriques que Plantier analyse avec finesse, ce qui fait de *1953* une «défense et illustration» de l'identité acadienne dans un monde livré à la libre circulation des cultures dominantes.

Pierre L'Hérault décèle enfin dans *Les portes tournantes* de Jacques Savoie la mise en place d'une double stratégie de lecture, québécoise et acadienne. Dans un premier temps, le roman peut se lire sans référence à l'Acadie et cette lecture est confirmée par la réception critique québécoise. Mais on peut aussi y lire, à partir du patronyme de Céleste Beaumont, tout un ensemble de signes discrets qui renvoient à une acadianité qui se présente masquée, pour mieux se détourner du folklore et s'ouvrir à l'universalité et à la modernité.

En dernier lieu, aux «gênes exquises» de Valéry, Herménégilde Chiasson substitue les gênes informatiques : traiter un thème en une seule page d'ordinateur. C'est ce qu'il fait ici en 15 fragments interreliés, qui vont de «Évangéline» et «Moncton» à «modernité» et «chiac». Il y donne, dans un style très direct entraîné par le laconisme des interventions, le point de vue d'un écrivain, qui s'interroge en termes de stratégies littéraires, sur des questions aussi cruciales que le recours au chiac et à la langue anglaise en littérature acadienne, les relations avec les États-Unis et le Québec, les différences entre l'Acadie du Nord et celle du Sud.

Au terme de ce parcours, se profile ainsi une nouvelle vision de la littérature acadienne, qui parvient à concilier les considérations identitaires et l'ouverture à l'altérité, que ce soit par la mise en place de stratégies discursives, comme chez France Daigle et Jacques Savoie, ou par l'invention de nouveaux espaces, comme chez Gérald Leblanc, Dyane Léger ou Serge Patrice Thibodeau, espaces qui sont, en dernier recours, nuls autres que ceux de la langue et de l'écriture.

Raoul Boudreau et Jean Morency